L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(CINQUANTIEME ANNEE)

SOMMAIRE

Année Sainte 1950. — Prière de S. S. Pie XII, 5. — I. Qu'est-ce que l'Année Sainte ? Nature, origine, histoire, 5. — II. Ses noms : Année Sainte, Jubilé, 7.
Les Sacrements. — LE BAPTÊME : I. *Liturgie* : Introduction, 9. — II. Deuxième acte, 10.
A l'école des Saints. — *S. Vincent, patron des vignerons* (22 janvier) : Sa vie et son culte, 12.
Varia. — La mortification, 13.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXXI. Jugement sur les Croisades, 16.

ANNÉE SAINTE 1950

Prière de Sa Sainteté Pie XII pour l'Année Sainte

Dieu tout-puissant et éternel, de toute notre âme, nous vous remercions du grand don de l'Année Sainte.

O Père céleste, qui voyez tout, qui scrutez et régissez les cœurs des hommes, rendez-les dociles, en ce temps de grâces et de salut, à la voix de votre Fils.

Que l'Année Sainte soit pour tous une année de purification et de sanctification, de vie intérieure et de réparation, l'année du grand retour et du grand pardon.

Donnez à ceux qui souffrent persécution pour la Foi votre esprit de force, pour les unir indissolublement au Christ et à son Eglise.

Protégez, ô Seigneur, le Vicaire de votre Fils sur la terre, les évêques, les prêtres, les religieux, les fidèles. Faites que tous, prêtres, laïcs, adolescents, adultes et vieillards, forment, en étroite union d'esprit et de cœur, un roc inébranlable, contre lequel se brise la fureur de vos ennemis.

Que votre grâce excite en tous les hommes l'amour pour tant de malheureux que la pauvreté et la misère réduisent à des conditions de vie indignes d'êtres humains.

Avivez dans les âmes de ceux qui vous appellent du nom du Père, la faim et la soif de la justice sociale et de la charité fraternelle dans les œuvres et dans la vérité.

« Donnez, Seigneur, la paix à notre temps », paix à la patrie, paix entre les nations. Que l'arc-en-ciel de la pacification et de la réconciliation abrite sous la courbe de sa lumière sereine la terre sanctifiée par la vie et par la Passion de votre divin Fils.

Dieu de toute consolation ! Profonde est notre misère, lourdes sont nos fautes, innombrables nos besoins ; mais plus grande encore est notre confiance en Vous. Conscients de notre indignité, nous mettons filialement notre sort entre vos mains, unissant nos faibles prières à l'intercession et aux mérites de la très glorieuse Vierge Marie et de tous les Saints. Donnez aux infirmes la résignation et la santé, aux jeunes gens la force de la Foi, aux jeunes filles la pureté, aux pères de famille la prospérité et la sainteté du foyer, aux mères l'accomplissement de leur mission éducatrice, aux orphelins une affectueuse tutelle, aux réfugiés et aux prisonniers leur patrie, à tous votre grâce, en préparation et comme gage de l'éternelle félicité dans le Ciel !

Ainsi soit-il.

Pie XII, Pape.

I

Qu'est-ce que l'Année Sainte ?

NATURE — ORIGINE — HISTOIRE

Mes frères,

Depuis des mois il est beaucoup question de l'*Année Sainte 1950*. Journaux et revues catholiques en écrivent, y consacrent même des numéros spéciaux. Des programmes de pèlerinages à Rome sont lancés par tous nos mouvements et organisations.

Nombre de catholiques pourtant n'ont pas une idée très claire de ce qu'est et doit être l'Année Sainte. Si des amis, des collègues, moins au fait des questions religieuses, les interrogeaient à ce sujet, ils seraient peut-être fort embarrassés pour donner une réponse précise. L'Année Sainte pour la plupart c'est un pèlerinage à Rome et une indulgence.

Il est vrai que pour les jeunes générations, c'est une chose nouvelle ; pour les autres, c'est chose ancienne. Commençons donc par répondre à cette question : Qu'est-ce que l'Année Sainte ?

De rappeler ainsi sa *nature*, son *origine*, son *histoire*, c'est le meilleur moyen d'entrer dans son esprit, d'apercevoir ses véritables fins, de ne pas en rester à des pratiques extérieures, mais de réaliser ses intentions et ses espoirs.

I. — *Sa nature*

Qu'est-ce que l'Année Sainte ? — Voici une explication qui paraît fournir une réponse assez exacte à cette question : C'est la commémoration de l'avènement du Christ, célébrée chaque quart de siècle plus solennellement, c'est une année entière, rappelant ce don du Christ et accordant une indulgence plénière extraordinaire, d'abord à Rome, et, l'année suivante, dans toutes les autres parties de l'Eglise.

Un événement qui domine l'histoire du monde, partage en deux, comme une ligne de faîte, la succession des siècles : c'est la venue de Notre-Seigneur. Nous disons : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ. Date capitale de l'histoire, cette apparition sur la terre du Christ, Fils de Dieu et Sauveur des hommes : « ...Je vous annonce une nouvelle qui sera *pour tout le peuple* une grande joie, dit l'Ange du Seigneur aux bergers. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, *un Sauveur*, qui est le Christ Seigneur » (Luc, II, 10-11). La réconciliation est pro-

25,319

mise de la terre avec le ciel : « *Gloire à Dieu* au plus haut des cieux et *paix sur la terre* aux hommes de bonne volonté. »

De cet événement heureux la chrétienté entière, unie ou non à Rome, célèbre chaque année l'anniversaire par des festivités uniques. Notre Eglise catholique lui consacre la fête de Noël, son octave, toute une période liturgique. On peut même dire que cette commémoration s'étend sur une durée de plus de deux mois : celle de l'Avent qui la prépare et celle du mois de janvier qui la prolonge jusqu'en la fête de la Chandeleur.

Mais ce n'est pas encore assez pour elle. De temps immémorial elle en célèbre plus solennellement chaque nouveau centenaire, depuis longtemps les cinquantenaires, depuis longtemps aussi et régulièrement tous les vingt-cinq ans. Tout le cours d'une année devient du même coup et s'appelle effectivement « *l'Année Sainte* », l'Année sainte par excellence entre toutes les autres années.

Et pour rehausser encore le prestige et l'efficacité de cette année sainte, elle y attache un privilège spécial, celui d'une indulgence plénière extraordinaire. Préparent et accompagnent cette indulgence des facilités plus étendues de pardon de nos péchés. Une occasion unique est offerte : de rentrer en grâce avec Dieu, — d'acquitter nos dettes envers sa justice, — de ramener l'humanité au Christ.

Cette célébration plus solennelle de l'avènement du Christ s'étend même, pourrait-on dire, sur deux années : à Rome à chaque vingt-cinquième anniversaire de Noël, — en 1950, par conséquent ; — pour toute la catholicité, en dehors de Rome, l'année suivante.

Cette Année Sainte périodiquement renouvelée, c'est donc un Noël, prolongé une année entière, avec privilège d'une indulgence plénière extraordinaire : « Dieu avec nous »... « Dieu proche de nous ».

II. — *Son origine*

Les origines de l'Année Sainte, sinon sous sa forme actuelle du moins sous une forme semblable, remontent aux origines même de l'Eglise.

Il a toujours été dans nos habitudes humaines de donner plus d'éclat aux centenaires, aux cinquantenaires, voire même aux vingt-cinq ans qu'aux simples anniversaires. Les peuples commémorent les grandes dates de leur histoire.

Et cela est de tous les temps.

Chez les païens de l'antiquité se donnaient les *jeux séculaires*. Ils s'accompagnaient de cérémonies et de fêtes religieuses afin de se rendre propices les dieux tutélaires ; ils durèrent dans l'empire romain jusqu'aux temps où le christianisme finit par prévaloir dans les mœurs et dans l'Etat (*Osservatore romano*, cité par *Doc. cath.*, 20-12-24).

Pareillement les Juifs avaient leurs *Jubilés*, — et l'Année Sainte, comme les autres anniversaires cinquantenaires, prend aussi ce nom de Jubilé : « Vous sanctifierez la cinquantième année, portait la Loi, et vous publierez la *liberté* dans le pays pour tous les habitants. La cinquantième année sera pour tous un jubilé,... vous la regarderez comme une *chose sainte* » (Lévit., XXV).

Dans l'Eglise nous ne possédons de document officiel sur l'Année Sainte que depuis six siècles et demi (1300) ; nous savons pourtant qu'elle existait avant le XIVe siècle.

Dans tout le Moyen Age, Rome, avec le tombeau des Saints Apôtres, avait été visitée par des pèlerins.

« Raréfiés par les Croisades, les pèlerinages à Rome reprennent vers la fin du XIIIe siècle. En 1297, Boniface VIII, pour encourager le mouvement, accorde une indulgence d'un an et de quarante jours, à tous les pèlerins qui, après avoir confessé leurs fautes, visiteront les « églises-stations », entre le mercredi des cendres et le dimanche de Pâques ; et à ceux qui, par surcroît, auront pendant cette période reçu la bénédiction du pape, une indulgence supplémentaire de cent jours. Mais la masse toujours croissante des pèlerins trouve cette faveur encore insuffisante : « Donnez-nous votre bénédiction, disent-ils au pape, avant que nous ne mourrions. Nous avons appris, qu'à chaque première année du siècle, le chrétien qui visitera les tombeaux de Pierre et de Paul, sera lavé de ses péchés et de la punition qui s'y attache. » L'idée du jubilé se trouvait ainsi lancée. Une anecdote, racontée par le cardinal Stefaneschi, un des conseillers favoris du pape, emporta, dit-on, la décision de Boniface VIII. Un jour, à Saint-Pierre, le pape voit arriver sur une litière, traînée par son fils, un vieux Savoyard de cent sept ans. « Au début du siècle dernier, raconte ce dernier, mon père, un laboureur, est venu à Rome, et, tant que ses moyens le lui ont permis, il y est resté pour gagner l'indulgence. Il m'a commandé de venir à Rome, la première année du siècle suivant, si je vivais encore, ce qu'il considérait d'ailleurs comme fort peu probable.» Intéressé par ce récit, le pape ordonne d'ouvrir une enquête ; il en résultat que selon une croyance largement répandue, une indulgence spéciale était accordée à Rome, au début de chaque siècle. Le 22 février 1300 paraissait une bulle, la bulle *Antiquorum habet fida relatio*, prescrivant l'ouverture d'une année jubilaire, qui, inaugurée en principe le jour de Noël 1299, devait se clore un an plus tard, le 25 décembre 1300. » (L. Homo, *La première Année Sainte;* dans *Ecclesia*, janvier 1950, p. 23-24).

III. — *Histoire*

Cette Année Sainte 1300 est la première sur laquelle nous ayons des documents officiels et des souvenirs historiques.

Par sa bulle d'indiction, Boniface VIII décidait qu'il en serait ainsi « chaque centième d'année par la suite ». Ainsi la première année de tout nouveau siècle devenait officiellement *Année Sainte*.

Mais, dans la suite, on fit remarquer que beaucoup de fidèles n'auraient jamais dans le cours de leur existence le précieux avantage d'une Année Sainte, si celle-ci était réservée aux seuls centenaires de la naissance du Christ. Aussi Clément VI voulut-il déclarer Année Sainte également les cinquantenaires du Christ (Bulle *Unigenitus Dei Filius*, 1343). C'est ainsi que l'année 1350 jouit du même privilège.

Toujours pour la même raison, afin que plus de catholiques puissent bénéficier de la grande indulgence jubilaire, l'Eglise inclina à la répéter plus souvent. Urbain VI la fixa tous les 33 ans, anniversaire de la mort du Christ et de notre rédemption (Bulle *Salvator noster*, avril 1389). Paul II revint à l'idée première de l'anniversaire de la naissance du Sauveur et il décréta — ce qui se continua depuis — qu'à partir de 1475, chaque nouvelle vingt-cinquième année de l'ère chrétienne serait Année Sainte (Bulle *Ineffabilis*, 19 avril 1470).

Heureuse décision ! Aussi bien, en d'autres circonstances, pour l'Eglise entière ou pour l'Eglise d'une nation, les Souverains Pontifes multiplieraient les Années Saintes. Ceux de notre génération ont connu, par exemple, le jubilé de la Rédemption (1933) valable pour l'Eglise universelle et le jubilé marial du tricentenaire du Vœu de Louis XIII (1938-1939) valable pour la France. Ces années saintes portent généralement le nom de jubilés extraordinaires.

Si je vous les signale c'est afin, d'abord, de mieux éclairer pour vous l'idée de notre « Année Sainte 1950 », et afin de vous montrer le souci qu'a l'Eglise notre Mère d'user de tous ses pouvoirs de pardon et d'indulgence pour nous aider dans l'œuvre de notre salut. Nous serions bien inexcusables de ne pas profiter de ce Jubilé, puisque personne n'est maître de son lendemain ; l'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu.

* *

Si vous réfléchissez un peu à ce qu'est l'Année Sainte 1950, à sa lointaine origine, à son passé séculaire, il n'est pas possible qu'elle s'écoule sans laisser son empreinte dans votre vie.

Puisque l'Année Sainte est la célébration solennelle, l'espace d'une année entière, de la venue de Dieu sur la terre, n'avez-vous pas à témoigner à Dieu votre immense gratitude d'avoir été appelés à vivre dans cet ère chrétienne qui a vu se transformer magnifiquement pour l'humanité ses conditions d'existence surnaturelle : la révélation, les sacrements, l'Eglise... et ses conditions d'existence humaine : plus de justice et plus de charité.

N'avez-vous pas à examiner votre conscience sur l'usage que vous avez fait du « don de Dieu », comme parlait Notre-Seigneur à la Samaritaine ?

N'avez-vous pas à comprendre votre devoir de mieux vivre du Christ qui vous a été donné, de sa doctrine, de ses sacrements, de sa grâce ?

Puisque l'Année Sainte est cette célébration solennelle marquée d'une indulgence plénière extraordinaire, n'avez-vous pas à vous souvenir des peines encourues par vos péchés, des expiations à faire, du long purgatoire qui peut-être vous attend ?

N'avez-vous pas à saisir l'occasion de cette amnistie générale qui s'offre dans les conditions les plus favorables ? N'avez-vous pas d'abord à vous faire beaucoup pardonner ?

Puisque l'Année Sainte est cette grâce multipliée par l'Eglise depuis des siècles afin de la rendre accessible au plus grand nombre de ses enfants, ne seriez-vous pas coupables de rester indifférents à cette sollicitude ? Ne seriez-vous pas inexcusables de ne pas profiter de ces facilités ? Ne seriez-vous pas responsables seuls de vos propres malheurs ?

En un mot, puisque l'Année Sainte est comme un *retour spirituel* du Christ parmi nous, laissez-moi vous redire cette invitation du temps de l'Avent : « Mes frères, il est l'heure de nous réveiller de notre sommeil : maintenant en effet le salut est plus proche de nous que lorsque nous avons reçu la foi ! » Et pour ne pas être seuls à revenir au Christ, mais pour lui ramener les multitudes innombrables qui ne le connaissent plus ou sont séparées de lui, sanctifiez-vous, soyez ouvriers de charité et de justice, soyez apôtres afin que, par vous se manifestent « la douceur et l'humanité de notre Sauveur divin ». Ainsi soit-il.

II

Ses noms : Année Sainte et Jubilé

Mes frères,

L'*Année Sainte*, l'année jubilaire, s'appelle parfois, tout court, le *Jubilé*. A d'autres époques, ce dernier nom fut le plus employé. Pourquoi ce nom d'*Année Sainte ?* Pourquoi ce nom de *Jubilé ?* Pourquoi tour à tour l'un ou l'autre ?

Répondre à ces questions ne sera pas satisfaire uniquement une légitime curiosité. Il y a des raisons à ces désignations diverses. Et ces raisons éclairent d'un jour nouveau le caractère spécial de cet an de grâce 1950 : ses souvenirs, ses faveurs, ses espoirs.

I. — *Année Sainte*

Puisque c'est son nom le plus en usage cette fois, pourquoi appeler cette année 1950 l'« Année Sainte » ? Premièrement, en raison des souvenirs qu'elle rappelle.

Chaque année nous célébrons des jours « saints », une semaine « sainte » : tous nous rappellent l'œuvre de notre rédemption, l'institution de la Sainte Eucharistie, la résurrection du Christ « qui ne meurt plus », et qui est le « premier-né d'entre les morts ». Et le jour de Pâques nous fêtons dans la joie « ce jour que le Seigneur a fait ».

Eh bien ! voici que cette année est aussi « l'année du Seigneur », celle où il sera plus près de nous, si possible ; celle où nous est rappelée, par le symbole expressif de la Porte Sainte, la parole du Sauveur : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (Jo., x, 9). « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jo., XIV, 6).

Le Seigneur sera proche, en cette Année Sainte. Comme chaque vingt-cinq ans, l'Eglise qui est « Jésus-Christ continué » va nous ouvrir tous grands les trésors de sa bonté. Indulgence plénière accordée aux pèlerins de Rome, et à bon nombre d'autres fidèles, — comme nous le préciserons — plus larges pouvoirs accordés aux confesseurs « du Jubilé » pour la remise de certaines fautes ou de certaines peines encourues, nombreuses canonisations qui mettront sous nos yeux et devant nos âmes les exemples de ces saints qui ont servi héroïquement le Christ, invitation par conséquent à les suivre : « *Tu non poteris quod isti et istæ...?* », voilà quelques-unes des faveurs destinées à rendre notre Dieu tout proche de nous, et à nous rendre plus dociles à sa grâce,

« — ce Dieu dont la majesté et la grandeur condamnent le péché ;

— Dieu dont la bonté et la miséricorde offrent le pardon et la grâce à qui est disposé à les accueillir ;

— Dieu qui... veut s'approcher encore plus de l'homme et se tenir plus que jamais près de lui. »

Année Sainte pour tous ces motifs, cette année 1950 le sera encore plus particulièrement par les intentions qui devront animer nos désirs, nos prières, nos efforts surnaturels. Voici que le Saint-Père nous les indique :

1° *la rénovation religieuse du monde moderne.* Ce monde, depuis deux siècles surtout, s'est cru le maître de la destinée humaine. La puissance prodigieuse de la science sur les choses inanimées et les êtres de la nature a fait grandir son orgueil et sa vanité. Il a, sous forme discrète parfois, avec un accent brutal d'autres fois, repris le cri de blasphème : « Ni Dieu, ni maître ». Hélas ! Dieu l'a livré à lui-même, et l'expérience amère de terribles fléaux l'a laissé dé-

emparé. Et cependant le salut n'est pas ailleurs qu'en N.-S. Jésus-Christ ; sur lui seul il faut bâtir la cité. C'est pourquoi cette année doit voir les chrétiens unir leurs prières et leurs efforts pour que le monde moderne retrouve le vrai visage du Christ, entende son appel, et par Lui revienne au Père miséricordieux.

2° *l'harmonie entre les valeurs célestes et terrestres*, divines et humaines, réalisée grâce à la foi ferme et vigilante des chrétiens. — La nature, œuvre de Dieu, est belle et noble. Elle doit conduire l'homme à son Créateur, être le champ de son activité où il doit épanouir toutes ses puissances. Et la pensée moderne, si fière de ses richesses et des valeurs de ce monde ne sait plus les rapporter à Dieu ; ces beautés créées, l'homme veut en faire un paradis ici-bas ; elles ne lui montrent plus Dieu ; souvent elles le lui cachent.

Nous qui sommes éclairés par la foi, il faut que sa lumière rayonne à travers nos vies, « qu'elle brille et illumine ». Il faut que notre conduite plus fidèle aux commandements du Christ, la pureté de notre vie, la charité de nos attitudes dépouillées d'égoïsme ou d'esprit partisan, soit pour les âmes éloignées du Christ ou incapables de comprendre son appel, un stimulant, un signe, un entraînement, le début d'un grand retour. La conviction de l'importance d'un pareil apostolat doit nous redire, cette année, la triple invitation du légat, jadis, à N.-D. de Paris : « Priez, soyez attentifs, aimez ; *Orate, vigilate, amate.* »

Que chacun de nous ait donc à cœur de donner à cette année toute la réalité que renferme son nom d'Année Sainte. Dans ces conditions, non seulement au calendrier de l'Eglise, mais dans le cours de notre existence, 1950 aura été l'Année Sainte.

II. — *Jubilé*

L'autre nom le plus habituel est celui de Jubilé.

Pour le peuple juif chaque cinquantième d'année était année sacrée. Elle amenait la remise de toutes sortes de dettes, la restitution des héritages aux anciens propriétaires, la mise en liberté des esclaves.

On l'appelait le Jubilé. Comme la grande expiation annuelle pour effacer les péchés du peuple, elle était annoncée par une sonnerie de trompettes ou *jobel*. Aussi en avait-elle pris le nom, comme chez nous les grandes fêtes sont dites fêtes carillonnées, parce que les annonce l'envolée des cloches.

L'expression est passée dans notre langue religieuse et dans notre langue profane. Nous appelons jubilaires ceux qui fêtent par exemple leur cinquantenaire de mariage et nous disons indifféremment noces d'or ou jubilé. Depuis le XV[e] siècle, à chaque vingt-cinq ans de l'avènement du Sauveur, tout normalement on a été amené à donner le nom de jubilé, « à l'imitation du Jubilé des Juifs », comme écrivait le pape Clément VI, qui décida l'année sainte tous les 50 ans *(Unigenitus Dei Filius)*.

Et surtout à le donner à la faveur spéciale qui l'accompagne : l'indulgence plénière de l'Année Sainte. On dit fréquemment : gagner son jubilé, ce qui signifie gagner l'indulgence du jubilé. Signification facilement explicable : l'indulgence ou la remise de la peine due au péché est ce qui caractérise l'année sainte sur le plan spirituel comme la remise des dettes caractérisait sur le plan temporel le jubilé des juifs.

Enfin, parce que ce mot de jubilé, venu des juifs, se rapproche du mot latin : « *jubilare*, jubiler, se réjouir », ce nom de jubilé implique une idée de joie et d'allégresse. En effet, le jubilé nous offre avec le pardon et la libération cette véritable joie qui est la paix.

Le Saint-Père en attend le retour à Dieu des incrédules et des athées, la fin de cette guerre sinistre des « sans-Dieu », le retour des pécheurs, les conversions nombreuses des païens, le retour des dissidents à l'unité de la Foi. Quelle joie cela ne nous procurerait-il pas, déjà en espérance ! N.-S. l'a fêté ce retour de l'enfant prodigue, cette rentrée de la brebis égarée ; et l'Eglise pourrait reprendre les paroles du prophète : « Lève-toi, sois dans la clarté, voici que tes fils reviennent de loin... » (Isaïe, LX).

Ainsi, vous le voyez, ces différents noms donnés à l'Année Sainte nous montrent ses multiples aspects, nous invitent à y prêter notre attention, nous stimulent à la vivre pleinement. Ayons à cœur de la sanctifier ; mais tenons aussi à profiter de ses grâces. Et pour cela envisageons sérieusement de remplir les conditions que fixe la Sainte Eglise à l'obtention de ces faveurs.

Il en est peut-être par exemple qui n'envisagent même pas la possibilité pour eux d'un pèlerinage à Rome. Aller à Rome, au prix où sont aujourd'hui les voyages !...

Il est bien certain que ce pèlerinage représente à l'heure actuelle une lourde charge. Mais prend-on la peine de réfléchir que chaque budget pourrait être allégé par ailleurs de dépenses futiles. Celles par exemple qui s'en vont en fumée ? Et comprenons-nous que plus nous aurons de sacrifices à faire par amour pour Dieu, plus grandes seront aussi nos chances de gagner notre jubilé ?

Nos ancêtres surent s'imposer pour gagner leur jubilé, les privations, les lenteurs, l'inconfort et l'insécurité des voyages d'autrefois. Aujourd'hui, du jour au lendemain on est à Rome, où une organisation méthodique a tout prévu pour faciliter le pèlerinage jubilaire. Faut-il s'étonner que ce pèlerinage comporte pourtant quelque sacrifice d'argent, pour que, par certain côté du moins, il reste une œuvre d'expiation et ne soit pas uniquement un voyage d'agrément ?

Beaucoup en seront vraiment privés parce qu'ils doivent compter ; mais beaucoup aussi risquent de s'en priver parce qu'ils ont l'habitude de trop compter soit pour leurs plaisirs, soit par attachement aux biens de ce monde.

Que s'il nous est impossible de faire ce pèlerinage, ne pouvons-nous verser notre obole pour envoyer un délégué paroissial... ?

* *

Nous entendrons encore prononcer d'autres noms au sujet de cette Année Sainte 1950. Elle doit être, le Saint-Père le demande, l'année du *Grand Pardon*, du grand pardon des péchés et de ses expiations ; l'année du *Grand Retour*, du retour à Dieu d'un grand nombre d'âmes ; on souhaitera qu'elle soit l'année de *l'Amnistie et de la Paix...*, etc. Quelques-uns de ces titres ne nous sont-ils pas familiers depuis que nous disons la prière composée et prononcée solennellement par le Souverain Pontife lui-même ?

Mots qui méritent aussi notre attention et notre méditation. Ils disent les espoirs que fait naître au cœur du Pape et des croyants cette Année Sainte 1950. Elle est si riche de grâces et de promesses !

J'aime à penser que beaucoup parmi vous possèdent dans leur paroissien au verso d'une image la prière du Pape pour l'Année Sainte, qu'ils la disent au moins le dimanche quand ils viennent accomplir leur devoir chrétien de l'assistance à la sainte messe ; que dans certains foyers on l'ajoute à la prière du soir en famille. Vous aurez remarqué la première demande de cette prière : « O Père céleste qui voyez tout, qui scrutez et régissez les cœurs des hommes, rendez-les dociles en ces temps de grâces et de salut, à la voix de votre Fils. Que l'Année Sainte soit pour tous une année de purification et de sanctification, de vie intérieure et de réparation, l'année du grand retour et du grand pardon. » Je dirais que c'est la demande essentielle, comme dans le *Notre Père*, la prière : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive... »

Aussi, pourquoi ne pas faire de ces trois lignes, comme une sorte d'oraison jaculatoire, que nous lancerons vers le ciel au cours de nos journées dans notre travail, nos allées et venues, nos heures de détente.

Alors nous obtiendrons pour nous et pour nos frères qu'elle soit vraiment Année Sainte et Jubilé.

Année Sainte, ou année du grand retour, c'est-à-dire année de purification et de sanctification, de vie intérieure et de réparation.

Jubilé ou année du grand pardon, c'est-à-dire de la rémission de toute la dette de nos péchés pardonnés.

Et parce que bien faibles sont nos prières, comme le Pape, nous les unirons « à l'intercession et aux mérites de la très glorieuse Vierge Marie et de tous les saints ».

LES SACREMENTS

Le Baptême

I

LITURGIE DU BAPTÊME

Introduction [1]

Mes frères,

Pour mieux encore vous faire saisir, et d'une façon concrète, votre grandeur de chrétiens, je vais dorénavant dérouler sous vos yeux *le beau film du baptême*. En d'autres termes, ouvrant le Rituel romain, nous verrons l'ensemble des cérémonies qui composent le Baptême et nous en expliquerons chacun des rites.

Certes, vous avez déjà assisté à des baptêmes. Mais je crains que beaucoup d'entre vous n'aient retenu de toutes ces poignantes cérémonies que l'histoire de l'eau et du sel, la sagesse du bébé ou la puissance de ses cris. Une fois de plus — comme pour la messe — j'ai peur que le prêtre, avec ses gestes énigmatiques, ses formules mystérieuses intelligibles, vous soit apparu comme un *sorcier*. Pas plus que la Messe, le Baptême ne doit être méconnu des chrétiens. Nous avons expliqué les rites de la Messe. Désormais, nous expliquerons en détail les rites du Baptême. Et dans ce but nous n'aurons pas peur d'en disloquer, si j'ose dire, les différentes cérémonies.

Vous saisirez mieux alors que, pas plus que la Messe, le Baptême n'est un *rite magique*. Institué par le Christ pour donner la Vie à des hommes *intelligents*, toutes ses cérémonies s'adressent en fait à notre intelligence et à notre cœur. Oh ! puissiez-vous, au terme de ces causeries, mieux comprendre que le Baptême — votre Baptême, celui de votre enfant — n'a pas été une banale formalité traditionnelle, mais un *engagement*, un choix, une option dont les répercussions se font sentir maintenant tout au long de la vie jusqu'au ciel. Et puissiez-vous, méditant le mystère de votre Baptême, aimer encore davantage et servir mieux le Seigneur Jésus auquel vous avez été incorporé ce jour-là.

Explications préliminaires

Des *explications préliminaires* sont nécessaires.

1° On est toujours surpris, quand on assiste à un baptême de constater que la cérémonie est *si longue*. On croyait qu'il suffisait de faire couler l'eau baptismale sur le front de l'enfant, en disant : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du St-Esprit ». Certes, voilà bien le geste essentiel, le Baptême proprement dit.

Mais pour mieux en faire saisir toute la grandeur l'Eglise, dès la fin du IIe siècle, l'a enchâssé dans de belles cérémonies. Si bien que le baptême est peut-être devenu *le plus solennel* de nos sacrements. Il le méritait bien. N'est-ce pas le sacrement le plus fondamental, la porte par laquelle il faut nécessairement passer pour entrer dans la communauté chrétienne et par elle dans la Vie divine, et ainsi avoir droit aux autres sacrements ?

2° Pour bien saisir nos cérémonies actuelles, il faut se rappeler que jadis, au début de l'Eglise, c'étaient des convertis, des adultes venus du paganisme qui recevaient le baptême. Ils n'étaient admis qu'*après une longue préparation* qui s'étendait parfois sur des années. L'initiation chrétienne se faisait par étapes. Des cérémonies nombreuses, répétées, séparées par des intervalles de temps, détachaient peu à peu ces candidats au baptême du culte des idoles et les rapprochaient du Christ jusqu'à leur parfaite incorporation. Aujourd'hui pour le baptême des enfants, ces différentes cérémonies ont été conservées mais resserrées et condensées. Désormais ramassées en une unique cérémonie, elles forment un seul drame en plusieurs actes.

Décrire les rites antiques, ce ne sera donc pas céder au vain plaisir d'une reconstitution archéologique, mais, comme pour la Messe, mieux saisir le présent en évoquant le passé.

Ier Acte du drame du Baptême :
Le Prêtre vient à la rencontre du candidat au Baptême, arrêté au seuil de l'église

Cette cérémonie correspond à l'*examen* que subissait le païen pour être admis au catéchuménat (catéchisme) c'est-à-dire pour être instruit des vérités de la Foi.

Le païen qui désirait embrasser le christianisme devait d'abord s'adresser à quelque chrétien qu'il connaissait ou au diacre et formuler une demande. Ce désir et cette demande étaient contrôlés avec soin. Car ce païen était trop éloigné de la foi nouvelle pour qu'on puisse l'agréger à la communauté sans pren-

[1] Suite d'une série commencée en 1949 : 6 et 13 janvier, 3 et 10 février.

dre quelques précautions. Son désir pouvait provenir uniquement d'une indiscrète curiosité ou de motifs intéressés. Par ailleurs, recevoir le Baptême impliquait l'engagement de rompre avec la vie païenne et d'accepter toutes les prescriptions de la vie chrétienne. Il s'agissait donc d'un passage décisif, d'une rupture totale et définitive avec un monde et une manière de vivre. Ce païen était-il prêt à accepter ce bouleversement dans toute sa vie ? Enfin, il importait, à cette époque-là, de ne pas laisser s'introduire de loups dans la bergerie.

Donc enquête très sérieuse sur le candidat menée par les chefs de la communauté chrétienne pour écarter les indiscrets, les indécis, les imprudents, les traîtres, les espions. Si elle avait été favorable, deux chrétiens, ses parrains qui répondaient de lui, le présentaient alors à l'évêque qui lui faisait encore subir un petit interrogatoire pour se rendre compte personnellement du motif de sa demande et de ses bonnes dispositions. Si l'examen était favorable, alors ce païen était reçu parmi les catéchumènes. Il ne pouvait pas encore participer au culte eucharistique mais il pouvait assister aux instructions données à la communauté chrétienne, ce que nous appelons, à l'heure actuelle, la messe des catéchumènes ou avant-messe.

Voyons maintenant la cérémonie actuelle correspondante. Le Prêtre, chef de la communauté chrétienne, revêtu du surplis et de l'étole, symbole de son autorité pastorale, vient à la rencontre du candidat. Il l'arrête au seuil de l'église parce que l'église est réservice aux baptisés, aux membres du Christ ; parce que aussi cette église matérielle (de pierre) est le symbole de l'Eglise spirituelle, de la société du Christ, de la communauté chrétienne dont cet enfant ne fait pas encore partie. — Alors se déroule un interrogatoire très bref rappelant celui d'autrefois. Le parrain et la marraine répondent pour l'enfant, ce qui veut dire que dorénavant ils vont aussi *répondre de l'enfant,* de sa fidélité à ses engagements baptismaux.

Ah ! je vous en supplie, m. f., choisissez sérieusement ceux qui, *avec vous* ou à votre place auront à veiller sur la vie chrétienne de votre enfant (parrain et marraine : diminutifs de père et mère). Choisissez des catholiques, de vrais catholiques, en règle avec toutes les lois de l'Eglise, qui savent à quoi ils s'engagent (pas d'enfants avant la Rénovation des promesses baptismales). Ce sont de graves fonctions. Leur tâche n'est pas de gâter leur filleul par des cadeaux de toutes sortes, ou un amusement pour enfants (dragées à lancer) — mais d'être des *parents spirituels,* de veiller à son éducation religieuse et de prier pour lui.

Se préparer à cette fonction : pas inutile pour mieux collaborer à la réception du sacrement.

Et l'interrogatoire commence : Que viennent-ils chercher pour cet enfant ? — Réponse : la *Foi,* cette vertu fondamentale pour la Vie chrétienne que l'on reçoit dans le Baptême.

En effet, pourquoi viennent-ils chercher la Foi ? — Pour que, grâce à elle, cet enfant ait la vie éternelle un jour. Oh ! comprenez bien, chers parents, comprenez bien, parrain et marraine, le baptême que vous demandez pour cet enfant, ce n'est pas pour faire comme tout le monde, ce n'est pas simplement ou d'abord l'occasion d'une bonne fête de famille. *C'est avant tout pour faire un fils de Dieu.* (Vous abstenir si pas engagement d'aider au développement de cette vie divine).

Renseigné par cette réponse sur le bon motif qui leur fait demander le baptême, le prêtre livre alors au parrain et à la marraine une vue d'ensemble de la morale chrétienne. Il s'agit de la loi de *charité,* synthèse de tout le christianisme. Un seul commandement au fond dans notre christianisme : Si nous aimons réellement Dieu notre Père de tout notre cœur et nos frères les hommes comme nous-mêmes, nécessairement nous observons tous les autres commandements du Christ qui ne font que détailler ce grand commandement de la Charité.

* *

Telle fut, m. f., la première leçon de catéchisme que l'Eglise vous a donnée lors de votre Baptême et dont toutes les autres ne furent et ne seront que le développement.

Au fond de votre conscience, à l'heure du silence et des pensées graves, entendez le Christ vous redire mystérieusement les questions de votre initiation chrétienne :

Que demandes-tu à mon Eglise ? — La Foi.
Que te procure la Foi ? — La Vie éternelle.
Eh bien si tu veux...

Oui la Foi, don de Dieu, non pas la foi morte du pécheur, mais la foi vivante qui fait naître dès ici-bas à la vie éternelle par la grâce sanctifiante et fait de toi réellement un fils de Dieu, ton Baptême te l'a donnée. Mais à toi maintenant de conserver ce don en le faisant croître. Dans ce but, ne refuse pas par paresse ou respect humain de t'instruire des vérités chrétiennes. Et surtout, surtout, comme te l'a rappelé mon Eglise, pratique réellement les deux grands commandements fondamentaux. Prends garde ! Ton Baptême n'a pas été comme pour tes frères des premiers siècles un commencement absolu, un engagement conscient et total. C'est maintenant, dans chacune de tes journées, que tu dois ratifier ce qui jadis a été produit en toi mais sans toi.

Ecoutons l'appel du Christ, et prolongeons l'orientation que la grâce du Baptême a donnée à notre âme afin de mener une authentique vie chrétienne. *Amen.*

II

Deuxième acte

Mes frères,

Voilà donc notre païen adulte admis dans la première catégorie des catéchumènes : celle des « *audientes* » ou « *auditores* » c'est-à-dire des *auditeurs* où il demeurera peut-être... deux ans. Pendant ce temps, non seulement il apprend à connaître la doctrine chrétienne avec l'aide de ses parrains et d'un catéchiste, mais — ce qui est encore mieux — il essaye déjà de la vivre. Enfin, durant cette longue période, certains rites ou cérémonies symboliques vont marquer la *prise de possession par le Christ* de cet homme qui s'arrache au culte des idoles.

Ces antiques cérémonies nous allons encore les retrouver, de nos jours, dans le Baptême des enfants.

Exorcismes

Vous l'avez certainement remarqué, si vous avez été attentifs, dans tous ces rites préliminaires du

Baptême *le prêtre engage une véritable lutte avec le démon* : littéralement il se bat avec lui.

Et tout d'abord nous rencontrons ce que la langue ecclésiastique appelle un *premier exorcisme*. Le prêtre somme le démon de partir et lui interdit de jamais revenir. Car un hôte nouveau — qui n'est rien moins que la Sainte Trinité — va être introduit dans l'âme de ce baptisé.

Joignant le geste à la parole, par trois fois (en l'honneur des trois Personnes divines) et en forme de croix (ce signe de notre salut) le prêtre souffle sur le néophyte en un geste de mépris pour en chasser le démon et en même temps il commande : « Sors de cette âme, esprit immonde... et cède la place au Saint-Esprit Consolateur ». Les paroles et les gestes que Jésus employait jadis pour chasser les démons sont ainsi repris actuellement par l'Eglise qui continue ici-bas à sa suite son action sanctificatrice.

Les exorcismes occuperont une grande place dans le baptême ; fréquemment ils seront renouvelés. Oui, je le répète, littéralement le prêtre se bat avec le démon qui rôde autours des fonts baptismaux où sa défaite va être consommée. Encore le Baptême des enfants ne nous a-t-il conservé qu'une partie des exorcismes. Dans le Baptême des adultes, ils sont plus nombreux encore.

Grande leçon à méditer. Ce petit enfant, si frêle, si ignorant, ne l'oublions pas, deux puissances déjà se le disputent et toute sa vie il restera pris dans cette lutte gigantesque qui a commencé avec le monde : la lutte des bons anges contre les mauvais. Dans cette lutte qui oppose Satan à Dieu, deux camps se forment. A peine né, il nous faut appartenir à l'un ou à l'autre : « Nul, a dit Jésus, ne peut servir deux maîtres ». Pas moyen de rester neutre. Cet enfant sera ou l'esclave de Satan, ou le disciple de Jésus... Quand je vous disais que le Baptême a la grandeur d'une tragédie : c'est un choix, une option, une bataille, une victoire. Le vaincu sera Satan, le vainqueur : le Christ Jésus. Prenez conscience de cette réalité, mères qui retardez le baptême de votre nouveau-né, qui ne le prenez pas assez au sérieux.

Signe de la croix

En cette lutte grandiose, l'Eglise militante vient au secours du faible néophyte. Après ce premier exorcisme, *elle lui impose, pour la première fois, officiellement, le signe de la croix*. Comme le Christ apparaissant à l'empereur Constantin, l'Eglise semble lui dire : « *In hoc signo, vinces* ; C'est par ce signe que tu vaincras ». La croix par laquelle ton chef, le Christ Jésus, t'a mérité la grâce de la régénération chrétienne forcera le démon à céder la place.

Et de fait, les signes de croix vont se multiplier sur ce futur disciple du Crucifié. Le prêtre le signe sur le front et sur le cœur. Dans le baptême des adultes, on les fait aussi sur les yeux, les oreilles, les narines, la poitrine, les épaules, en un mot sur le corps tout entier. C'est alors surtout que le Baptême apparaît bien comme une bataille acharnée où l'on combat pied à pied, chassant progressivement l'ennemi de son domaine pour y planter partout la Croix, étendard du Christ, signe de la victoire.

Mais comme ils sont déjà par eux-mêmes pleins de sens, ces deux signes de croix que l'Eglise a retenus pour le Baptême des enfants ! Le signe de croix tracé *sur le front*, siège de l'intelligence, exprime que l'esprit de cet enfant est désormais consacré au Christ. Le Seigneur Jésus en prend possession. Attention donc, parrains et marraines, pas de vie chrétienne authentique si l'intelligence de ce petit baptisé n'est pas toute entière envahie par le Christ ! Grave faute pour vous, si vous ne lui apprenez pas peu à peu à tout juger à la lumière de la foi. On finit toujours par vivre comme l'on pense. Si l'on pense païen — dans sa vie privée, sociale, commerciale, professionnelle, sa vie d'affaires, — on finit par vivre en païen. Ah ! chrétiens, rappelons-nous bien qu'au jour de notre baptême nous avons été signés sur le front. Notre Maître à penser, c'est le Christ ! Ne soyons pas de ces chrétiens tièdes ou froussards qui rougissent du Christ dans leur vie quotidienne. — *Le cœur* de cet enfant lui aussi est consacré au Christ. Ce qui veut donc dire qu'il sera toujours animé par l'amour du Christ.

Imposition des mains. — Sel

Et le prêtre continue sa lutte avec Satan.

Pour lui faire lâcher prise, le voici maintenant qui *impose sa main droite sur la tête du nouveau-né*. C'était encore un geste familier du Christ pour guérir. Il signifie protection et bénédiction. Il veut dire que l'Eglise du Christ prend cet enfant sous sa protection maternelle, en le faisant entrer dans la chaude communauté chrétienne et en même temps elle appelle sur lui les bénédictions du ciel (cf. prière).

Et enfin, voici la fameuse cérémonie tant attendue, si étrange à première vue ! Le prêtre introduit dans la bouche de l'enfant un peu de sel au préalable exorcisé et béni.

Ce sel symbolise la *sagesse chrétienne* : en latin sage se dit « *sapiens* » et la saveur que donne le sel aux aliments *sapor*. Voyez que notre Mère la Sainte Eglise n'a pas peur de faire des jeux de mots ! — Comprenez bien toute la haute signification de cette cérémonie symbolique. Vous savez que, dans la vie courante, le sel préserve de la corruption : vous l'employez, par exemple, pour conserver la viande. Vous savez aussi, par expérience, quel goût plus savoureux il donne aux aliments. Eh bien ! de même, vous rappelle l'Eglise, par ce rite symbolique, cette sagesse chrétienne reçue au Baptême doit préserver votre enfant sa vie durant de la corruption du monde et lui donner le goût des réalités surnaturelles. Elle l'aidera aussi à réaliser sa vocation baptismale, à savoir : préserver les autres de la corruption matérialiste et leur donner le goût des choses de Dieu. Ainsi sera-t-il à son tour, selon l'ordre même de Notre-Seigneur « le sel de la terre ».

* *

Vous constatez que ce rite du sel, qui paraît si enfantin à tant de chrétiens, contient une sérieuse signification. Je souhaite que de vous l'avoir brièvement rappelé vous incite à faire de vos petits baptisés non pas des chrétiens insipides et mous mais des chrétiens énergiques et fervents, c'est-à-dire des chrétiens qui aient le goût de l'Evangile, le goût de la Messe et de l'Eucharistie, le goût de la Prière et de l'Action catholique. *Amen.*

A L'ÉCOLE DES SAINTS

Saint Vincent, Patron des vignerons
(22 janvier)

SA VIE ET SON CULTE

Mes frères,

On étonnerait fort certains français en leur disant que S. Vincent n'est pas un saint de chez nous. Nous l'avons en quelque sorte naturalisé, surtout aux pays des nobles crus. Et puis son nom sonne comme celui célèbre d'un S. Vincent, bien authentiquement français : S. Vincent de Paul.

Avant de célébrer votre saint Patron, que vous fêtez chaque année en grande liesse, vous aimerez sans doute à entendre le récit de sa vie. Je ne prétends pas y découvrir le mystère de son patronage sur vos vignobles. Mais *cette vie* vous montrera qu'il est un saint authentique et expliquera *son culte* universel, qui fait qu'un intercesseur de choix préside à vos nobles labeurs.

I. — *Sa vie*

S. Vincent a illustré deux villes d'Espagne : l'une par sa vie : Saragosse ; l'autre par sa mort : Valence. Aussi l'appelle-t-on indifféremment S. Vincent de Saragosse et S. Vincent de Valence. Il vécut pendant la seconde moitié du IIIe siècle et fut martyrisé en 304, à la veille du fameux édit de Milan qui allait enfin arrêter le cours des grandes persécutions et donner la liberté à l'Eglise.

L'histoire du saint de Saragosse, c'est celle d'un saint diacre, sur le modèle du diacre S. Etienne premier martyr, tout dévoué à son évêque dont il fut comme l'auxiliaire et le coadjuteur.

Né à Huesca, dans la province de Tarragone, il montra dès son jeune âge des aptitudes marquées pour l'étude. Sous la conduite de Valère, évêque de Saragosse, il s'instruit des Saintes Ecritures. Quand il atteint l'âge requis l'évêque l'ordonne diacre et le charge de porter la parole de Dieu à son troupeau. Peu doué pour la parole, l'évêque de Saragosse éprouvait de grandes difficultés pour la prédication qui était pourtant, surtout alors, le grand devoir et la principale tâche de l'évêque. Mais il savait qu'il pouvait se reposer de ce soin sur son disciple. Sans compter ni avec ses forces, ni avec les dangers de la persécution, S. Vincent portait partout la parole de Dieu.

Tant de zèle le fit dénoncer au gouverneur de la province, Dacien, représentant des empereurs romains persécuteurs, Dioclétien et Maximien. Dacien le fait arrêter lui et son évêque ; et il ordonne qu'on transfère les deux inculpés, chargés de chaînes, à sa résidence de Valence, afin de comparaître à son tribunal.

Le martyre de S. Vincent à Valence nous est connu dans le détail. Un de ses compatriotes, grand poète chrétien de cette époque, Prudence, a écrit en vers enthousiastes le récit de sa passion. L'Eglise d'Espagne aimait à redire ces strophes de Prudence pour célébrer son auguste martyr.

Devant le juge, comme devant le peuple de Saragosse, bien qu'il ne soit que le diacre, c'est lui qui prend la parole pour affirmer sa foi et celle de son évêque. C'est contre lui que s'acharnent les bourreaux. Sa gloire éclipsera celle de Valère, qui sera condamné à l'exil, verra la fin des persécutions, rentrera dans son diocèse de Saragosse et dont l'Eglise fête la mémoire, quelques jours après son lévite, le 28 janvier.

Pour S. Vincent, il subira toutes les tortures inventées par la haine diabolique des persécuteurs. Il est battu de verges jusqu'au sang, étendu sur un chevalet pour être écartelé, couché sur un lit de fer sous lequel brûle un brasier ardent ; on lui déchire le corps avec des ongles d'airain, on lui applique des lames rougies au feu, on le jette dans un cachot semé de têts de pots cassés ; Dacien commande enfin qu'on expose son cadavre nu à la rapacité des oiseaux de proie et des loups. Après cela ne méritait-il pas, comme l'a écrit un des plus savants historiens des martyrs et des saints, le P. H. Delehaye, « de devenir le plus célèbre des martyrs d'Espagne, un des plus célèbres de la chrétienté » *(Les origines du culte des martyrs*, p. 367).

Au récit de la vie et du martyre de S. Vincent, je ne sais si vous est venue la pensée d'un autre saint diacre martyr, S. Laurent. Le rapprochement s'impose : S. Vincent fut près de l'évêque Valère ce que fut S. Laurent près du pape S. Sixte II et tous deux ont subi le supplice du gril. Il ne faut donc pas s'étonner que la piété les ait rapprochés : à Bourges, par exemple, deux grands vitraux voisins racontent la légende des deux diacres et l'Espagne les croyait frères. N'est-ce pas assez dire sa gloire, quand on songe à la vénération dont jouit le diacre de Rome S. Laurent à qui tant d'églises ont été élevées par toute la terre.

II. — *Son culte*

La France surtout, après l'Espagne sa patrie, a voué à S. Vincent un culte étonnant dont témoignent encore les festivités que lui font, comme vous aujourd'hui, tous nos pays vignobles.

Ce culte remonte au début même de notre histoire. Lors de leurs guerres contre les Wisigoths d'Espagne, le roi de Paris, Childebert, et le roi de Soissons, Clotaire, avaient poussé jusqu'à Saragosse. Dans leur butin, ils avaient rapporté entre autres des reliques insignes de S. Vincent : son bras droit et son étole.

Pour leur servir de reliquaire ils avaient fait élever ce qui deviendrait la célèbre abbaye de St-Germain-des-Prés sur la rive gauche de la Seine, à Paris, comme plus tard S. Louis édifierait la Sainte-Chapelle pour recevoir dignement la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Aussi pendant longtemps, jusqu'à ce que l'évêque de Paris, S. Germain, y eut été enterré, le monastère mérovingien s'appela-t-il le monastère Sainte-Croix-Saint-Vincent, et par la suite avant de devenir l'abbaye St-Germain-des-Prés tout court, le monastère Saint-Vincent-Saint-Germain. De là vient, du reste, l'habitude à l'époque d'accoupler sur les sceaux ou les peintures, S. Vincent et S. Germain, comme l'on trouve, ailleurs, S. Vincent et S. Laurent.

Mais d'où vient que les vignerons ont accaparé en quelque sorte le patronage de S. Vincent et perpétuent chez nous son culte qui serait, autrement, remplacé par des dévotions plus modernes ? Dans les événements de sa vie ou dans les épisodes de son martyre rien ne semblait le prédestiner à veiller sur vos vignes et à bénir vos vendanges. Peut-être était-il le patron de l'église d'un pays vignoble, qui aura eu recours à son intercession, se sera estimée redevable à sa protection, en aura continué la mémoire, d'où

ce culte se sera étendu ensuite à tous nos coteaux chargés de pampres et de grappes, comme nous voyons d'autres corporations prendre pour protecteur le patron de l'église la plus proche du quartier de leurs affaires : personnellement, j'incline à le croire.

Jusqu'ici, l'explication la plus courante donne saint Vincent pour le patron des vignerons pour la simple raison que dans le nom de *Vincent*, il y a d'abord le mot *vin*. En somme cela tiendrait à un jeu de mots ou à un calembour. Si plaisant que cela puisse nous paraître, cette justification n'a rien d'invraisemblable, quand on se rappelle l'humour que mettaient les corporations du Moyen Age dans le choix de leur patron et que l'important pour elles était de se placer sous la protection divine.

Quoiqu'il en soit, chaque année, vous demeurez fidèles à la tradition de fêter par des chansons et un banquet — arrosé du bon cru du pays comme il convient — votre patron séculaire, S. Vincent. En Champagne comme en Bourgogne, il est aujourd'hui à l'honneur. Les Champenois lui chantent :

Saint Vincent, notre patron
Préservez notre bourgeon
Des brouillards et du glaçon ;
Et dans la saison,
Donnez-nous du bon ;
Nous célébrerons gaîment
Notre patron saint Vincent.

Mais vous voulez donner la première place à Dieu afin d'appeler sur votre travail ses bénédictions par l'intercession de S. Vincent. Plus que les gens des villes, vous savez d'expérience qu'une bonne année dépend de la pluie et du beau temps, que c'est votre Père des cieux qui fait lever son soleil et descendre sa pluie, que l'Eglise vous convie au temps des Rogations à implorer Dieu de donner et de conserver les fruits de la terre. Aussi êtes-vous venus aujourd'hui demander à votre saint patron d'intercéder auprès de Dieu avec l'autorité de son généreux martyre, afin qu'il vous obtienne une bonne année, une récolte de choix, des vendanges abondantes, qui récompensent vos labeurs et assurent le pain de votre famille.

Dans certaines contrées, cette messe est précédée d'une procession derrière la statue de S. Vincent dont le piédestal s'orne de pampres de vigne et de couronnes de brioches. Laissez-moi y voir un symbole, le symbole du pain et du vin qui sont à la base de notre nourriture de chaque jour. Oui ! mais aussi le symbole des deux créations que Notre-Seigneur a choisies pour mettre sous leurs deux espèces l'autre nourriture, la nourriture spirituelle, sa Chair et son Sang.

* *

Que cette pensée vous aide à mieux estimer encore la grandeur de votre tâche quotidienne et vous porte à lui donner une valeur d'éternité en la sanctifiant. Tout travail, toute profession, tout métier est grand : le proverbe a raison, il n'y a pas de sot métier, mais de sottes gens, de sottes gens, surtout au point de vue chrétien, parce qu'ils ne savent faire de leur tâche de chaque jour, non seulement leur moyen d'existence ici-bas, mais encore leur moyen d'existence éternelle. Pourtant votre métier est un métier de choix.

Il ne vous sera peut-être pas demandé d'affirmer votre foi et de gagner le ciel par des actions d'éclat, ni par l'évangélisation des païens ou les tourments du martyre, comme ce le fut pour S. Vincent. C'est par votre travail quotidien que vous avez à gagner le ciel. Aussi ne devez-vous pas l'envisager uniquement comme un moyen d'assurer votre bien-être et de vous enrichir, mais aussi comme le moyen d'acquérir des mérites pour le ciel.

Et le choix que Notre-Seigneur a fait du vin pour le sacrifice eucharistique peut vous aider, mieux que tout autre travail, à élever votre pensée, à valoriser ainsi votre tâche pour l'éternité.

D'après un vieux dicton : si le soleil luit en la fête de S. Vincent, il faut penser à préparer de grandes cuves parce que la vigne donnera son raisin : « *Vincenti festo si sol radiat, memor esto : tunc magnum fac vas, quia vitis dabit tibi uvas* ». Je souhaite que le soleil du bon Dieu illumine ce jour de fête pour en favoriser les réjouissances ; qu'il en réalise la promesse d'heureuses et abondantes récoltes que vos prières viennent demander ce matin ; et surtout que votre vie de vignerons chrétiens se développe toujours plus belle, unie sans défaillance à celui qui est la « vraie Vigne », N.-S. Jésus-Christ. Puissiez-vous, entés sur lui, être de ces beaux ceps « qui portent beaucoup de fruit ». Ainsi soit-il.

VARIA

La Mortification

LA MORTIFICATION EST A LA SOURCE DU BONHEUR

« *Mortificate ergo membra vestra* ».

Mes frères,

Un mot très doux et très grand résume toutes les aspirations de nos âmes : le bonheur ! Le bonheur, c'est en effet l'aimant puissant qui, irrésistiblement, nous attire à lui puisque riches et pauvres, paysans et ouvriers, enfants et vieillards, tous nous voulons être heureux. Et cependant, comme un défi jeté à l'humanité entière, j'entends la voix de l'Apôtre lancer à tous les siècles ce stupéfiant mot d'ordre : « *Mortificate ergo membra vestra ;* il faut mortifier vos membres » !

Comment ? Celui qui connaît tout parce qu'il a tout créé irait ainsi à l'encontre des besoins les plus profonds et les plus intimes de l'homme ? L'Amour éternel m'obligerait à réformer certains de mes désirs et certaines de mes tendances les plus naturels ? — Ainsi, sans doute, parlaient les auditeurs de Paul : la lumière de la Bonne Nouvelle luisait à peine à leurs yeux de néophytes. Et là-bas, à Rome ou à Athènes, le païen, certes, pouvait bien ne pas songer à l'austère obligation qui lui incombait de coopérer à son salut par un continuel et laborieux effort, car le souffle des Pentecôtes chrétiennes qui s'était levé sur les rives de Judée et commençait à passer sur le monde, n'avait pas encore dissipé à ses yeux les beautés aimables du paganisme et fait resplendir les beautés austères du Golgotha. Mais hélas ! ainsi parlent encore aujourd'hui des âmes chrétiennes, pieuses même qui éprouvent comme un sentiment de répulsion à ce seul mot de mortification. Ah ! comme elles voudraient effacer de la morale du Maître cette crucifiante idée d'une mortification obligatoire. Eh bien ! qu'elles renoncent à cette chimérique entreprise : à vingt siècles de distance nous venons leur lancer le même mot d'ordre : « *Mortificate ergo membra vestra* ».

Oui, il faut mortifier vos membres. Mais auparavant comprenez que la mortification vous apporte le bonheur parce qu'elle apporte à vos âmes la Vie : la Vie dans la santé, — la Vie dans la beauté.

I. — *La Vie dans la santé*

« Pas de mortification, proclamez-vous, parce que nous voulons être heureux, nous voulons « vivre notre vie » ! — Nous sommes d'accord, l'objectif à atteindre c'est le bonheur et le moyen à employer pour atteindre ce but, c'est de vivre pleinement notre vie d'homme. Car enfin, le bonheur ne peut consister que dans le plein et harmonieux épanouissement du plus beau don que l'Amour infini du Créateur ait mis à notre disposition.

Mais, en vrais chrétiens que vous êtes, en chrétiens qui ne se contentent pas d'une foi de sentiment ou d'habitude, mais qui se rendent compte des trésors surnaturels mis à leur disposition par le Baptême, vous comprenez qu'au-dessus de la vie de vos sens, qu'au-dessus même de la vie de votre intelligence, Dieu vous a donné sa Vie. Au jour de votre Baptême, en effet, le prêtre, revêtu de la puissance du Sauveur, a prononcé sur vous cette stupéfiante parole : « Sors de lui, esprit immonde, et laisse la place au St-Esprit ». Et en vertu du rite essentiel : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du St-Esprit », l'invraisemblable substitution s'est opérée. Satan a perdu son empire sur vous, la Vie divine coule en vos âmes.

Ecoutez plutôt Notre-Seigneur dans cette causerie affectueuse qu'il eût avec ses disciples au repas qui précéda sa mort : « Je suis la Vigne, leur dit-il, et vous êtes les branches... ». Autour de notre laborieuse cité, l'étranger de passage peut admirer ces bataillons de ceps qui, en rangs serrés, montent à l'assaut de nos majestueuses montagnes. Qu'il s'avance, qu'il examine ces vignes. Il verra que dans les branches et dans le tronc c'est la même sève, c'est-à-dire le même liquide fortifiant qui circule pour produire les feuilles et les grappes. En un mot, les branches vivent de la vie même du tronc. Si donc Notre-Seigneur se compare au cep et nous compare aux branches, c'est qu'il veut nous faire comprendre que sa Vie circule en nous.

L'apôtre S. Paul, à son tour, nous fait remarquer que les membres ont le même sang, la même vie que le corps lui-même : « Eh bien ! nous dit-il, le Christ c'est le corps dont nous, chrétiens, nous sommes les membres. Sa Vie est donc notre vie ».

Encore une comparaison, car on ne saurait trop insister sur cette capitale doctrine. De superbes fontaines bordent la grand'rue de notre ville. Chaque fois que, pour les besoins de votre ménage, vous ouvrez le robinet de l'une de ces fontaines, l'eau coule dans votre récipient. Ce dernier est donc en communication avec la rivière. De même le Baptême nous met en communication avec le grand fleuve de la Vie divine. Il nous branche sur le Christ, si bien que sa Vie coule en nous tant que nous restons en état de grâce.

Comprenons notre suréminente dignité de chrétien ! Un romancier catholique contemporain met sur les lèvres de son héros cette fière réflexion : « Je suis le fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit, cela m'étonne, je croyais être davantage ! » Il avait raison : comme nous tous, par la grâce, il était fils de Dieu, un autre Christ.

Nous voulons donc vivre heureux, et pour cela vivre et vivre par-dessus tout de cette inestimable Vie divine que Jésus nous communique par sa grâce. Mais avez-vous songé que cette grâce qui circule en nous comme le sang dans les veines se gâte incessamment ?

Au jour de la chute, en effet, nous avons été blessés. Sans doute, depuis que Notre-Seigneur est mort sur la Croix rédemptrice, la blessure a été fermée, mais la cicatrice n'en reste pas moins visible et sans cesse des germes de corruption essayent de refleurir à ses lèvres. Il faut donc sans cesse veiller, et sans cesse ouvrir toutes ces tumeurs : tumeurs de l'orgueil pour les uns, tumeurs de la sensualité ou de l'avarice pour d'autres. N'est-ce pas ainsi que vous procédez dans la vie ordinaire pour défendre la santé de vos chers malades ? A plus forte raison donc une telle conduite sera-t-elle la vôtre, lorsqu'il s'agira de votre vie, de la vie de votre âme ? Et précisément c'est la mortification qui effectuera cette indispensable et délicate opération. C'est elle qui ouvrira tous ces abcès, crèvera toutes ces tumeurs : c'est elle, en un mot, qui donnera la mort, non pas à votre nature, mais à ce qui dans votre nature est source de péché et de désordre, les instincts déréglés de vos sens, les écarts de votre imagination, vos penchants pervers. Rien donc, m. f., de meilleur pour vous que la mortification.

Il l'avait bien compris ce grand soldat que fut *Psichari*. Un jour il cède à une tentation impure. Revenu à lui, quelle n'est pas sa honte ! Mais il ne se contente pas de regretter : l'important c'est l'avenir. Alors il prend cette résolution énergique, qu'il tiendra toute sa vie : Me conquérir par la violence c'est-à-dire me mortifier, mener rudement mon corps, à la baguette. Et le même soldat avouait que rien ne nous avance, dans la vie spirituelle, comme de vivre chaque jour d'une poignée de riz et d'un peu d'eau salée, que rien ne dispose une âme à recevoir son Dieu que de la vider de tout plaisir sensible. Une telle méthode lui a réussi : élevé dans l'incrédulité, petit-fils de celui qui fut, au XIX^e siècle, le grand semeur d'incrédulité, Ernest Psichari se convertit et jure de relever le calice renversé par son grand-père. Mais la guerre éclate. Devenu officier il tombe mortellement et on retrouve sur lui, à son poignet un chapelet, sous sa tunique le scapulaire d'un tiers-ordre.

Qu'un tel exemple est bien fait pour nous enflammer. Ah ! oui, laissons l'épine et parfois même la lance de la pénitence ouvrir en nos âmes une sanglante plaie par où Jésus pénétrera plus avant pour y enflammer le feu de son amour.

Mais n'y-a-t-il pas cependant un autre remède ? — Non, le remède est unique. « Il n'y a de vie pour vous, proclame l'Apôtre, que si la chair en vous est mortifiée » : c'est une question de vie ou de mort. Le remède est bien amer ? me direz-vous. Mais vos enfants boiraient-ils par hasard, avec un sourire sur les lèvres, l'huile de foie de morue que vous leur présentez, pour accroître leurs forces ? Certes, la mortification, comme l'huile de foie de morue, est amère, mais comme elle aussi, elle est fortifiante. D'ailleurs, de même qu'une tendre mère, pour encourager son enfant, trempe d'abord ses lèvres dans l'amer breuvage, Jésus, le premier, a pris la coupe et y a bu. Ne soyons pas des lâches, prenons bien vite le remède avec confiance.

II. — *La Vie dans la beauté*

Au cours de vos journées, votre tâche professionnelle ne vous absorbe pas complètement. Au moyen du journal vous vous ménagez une fenêtre sur la politique. Et, comme ces jours-ci, la situation financière attire spécialement votre attention, je suis bien sûr que, dans cet auditoire, stabilisateurs et revalorisateurs se coudoient.

C'est là une question absolument libre pour des catholiques. Mais dans l'ordre surnaturel il ne doit pas y avoir parmi nous de *stabilisateurs*, tous nous devons être des *revalorisateurs*. Autrement dit, un chrétien ne doit pas se contenter simplement de vivre dans la santé, il doit encore vivre dans la beauté.

C'est, en effet, la condition de son bonheur. Car l'homme ne trouve sa vraie joie que dans le plein et harmonieux épanouissement de toutes ses activités vers un but noble. Je n'en veux pour preuve que ces inlassables tentatives, faites par de courageux ascensionistes, pour escalader les 8882 m. du Mont Everest. En 1893, leurs efforts avaient échoué. Ils recommencèrent en 1919, en vain toujours. En 1921, on s'y remit à nouveau et, on atteint 7.620, 8.225, 8.301... Le 6 juin, oh ! quelle joie : 3 européens et 15 porteurs vont réussir. Soudain, un craquement : l'avalanche. Il faut encore renoncer, mais ce n'est que partie remise. De même la vision des cimes de la perfection ne voit jamais abandonner celui qui veut et doit être parfait, comme son Père céleste.

Et précisément, la mortification sera le levier indispensable et puissant qui permettra au chrétien d'élever sa volonté de bien au niveau des désirs de Dieu sur son âme.

En effet, pour que le splendide monument à vos glorieux morts atteigne cette beauté parfaite qui retient l'attention du passant, que de fois le marteau du sculpteur n'a-t-il pas dû en frapper le marbre ! De même les coups de la mortification sculpteront peu à peu votre vie de chrétien. Et la soie chatoyante qui sort de vos usines, avant de partir sur les marchés d'Europe pour attirer l'attention de quelque élégante, ne doit-elle pas, au préalable, passer par l'épreuve du feu ? Ne doit-elle pas être déchiquetée par les dents de la cardeuse ? De même, le tissu de notre vie doit être éprouvé par le feu du renoncement total, déchiqueté par les dents de la mortification. Et vos vignes, pour qu'elles soient belles, d'une beauté féconde, le vigneron ne doit-il pas les tailler en les faisant pleurer ? Ainsi fait le céleste Vigneron : « Mon Père, dit Jésus, taille sa vigne pour qu'elle porte beaucoup de fruits ». La mortification semble donc bien être la collaboratrice indispensable de tout ce qui se fait de beau et de grand autour de nous.

Mais bien plus : observez votre conduite personnelle ; vous, par exemple, pères et mères de famille, pour assurer un avenir fécond aux êtres chers qui peuplent vos foyers, n'allez-vous pas, dans votre sollicitude et votre tendresse, jusqu'à leur imposer chaque jour quelques douleurs ? Et vous, combattants : respectez-vous les couronnes de lauriers qui ne reposent pas sur des fronts meurtris ? C'est donc que pour vous, vie glorieuse et vie mortifiée sont des termes inséparables : celle-ci est la condition de celle-là. Eh bien ! soyons logiques, m. f., et disons bien vite à Jésus :

— O divin Sculpteur, vous voulez que je sois la statue de la douleur : j'accepte. Encore ce coup de ciseau, encore cette humiliation.

— O divin Vigneron, je veux moi aussi à l'automne de ma vie, être paré de la pourpre de mes grappes. Encore ce coup de serpe, encore cette petite privation sur ma nourriture.

— O divin Ingénieur, vous voulez que l'éclatant tissu de mes jours attire tous les regards : j'accepte encore ce tour de rouleau, j'accepte ce malaise.

— O Père des cieux, vous voulez que votre fils vous fasse honneur. N'hésitez pas à lui imposer quelques peines journalières. Par amour pour vous j'accepte ce monotone devoir d'état.

— O divin Roi, vous voulez qu'hardiment, dans le combat de la vie, je suive l'étendard sacré de votre Croix : je me livre à vous sans discuter.

O bénies soient les croix qui valent ici-bas à nos âmes une vie belle, saine et féconde et, là-haut, un poids éternel de gloire.

* *

Quand on regarde de près la statue de la Vierge qui domine votre paroisse, statue et socle paraissent de belle grandeur. Mais prenons du champ, descendons dans la vallée et replaçons tout dans le splendide décor du château féodal, de ses bois et de ses prés, oh ! alors, on dirait une statuette de chapelle ! Ainsi en est-il de la mortification pour ceux qui ne consentent pas à la voir isolée, mais avec derrière elle le mur de fond de la vie divine qui constitue son cadre normal. C'est ce que nous avons fait ensemble, et la mortification nous est bien apparue dans toute son éclatante réalité.

Sans doute elle donne la mort, mais c'est pour en faire jaillir la vie, car ce qu'elle coupe impitoyablement, ce n'est pas le bel épi de notre vie divine, espoir de la moisson céleste, mais bien plutôt le liseron parasitaire et envahissant de nos instincts pervers.

Mais alors je comprends que la vraie joie soit le monopole de ceux qui pratiquent intégralement leur christianisme. Ecoutez plutôt les amuseurs et les fêtards : « Il n'y a pas dans l'univers une créature aussi malheureuse que moi. On me croit heureux, je ne l'ai jamais été un jour, une heure ». Qui parle ainsi ? Le sceptique Anatole France. Ah ! certes, rien ne lui avait manqué : ni la fortune, ni les dîners, ni les fleurs, ni les acclamations de la foule ! Il s'était amusé, il n'avait pas été heureux.

Vers la même époque, dans une ville ignorée de province, expirait un jeune séminariste. Durant quatre années, il avait gravi les degrés douloureux de l'autel où il devait célébrer sa Messe de victime. Et prêt à quitter ce monde sans avoir réalisé son idéal, sans avoir pu dire une seule messe, prononcé une seule absolution, il « savourait » son sacrifice : « Je suis heureux, notait-il dans son carnet intime, la croix, cette croix qui me paraissait si lourde, si remplie d'amertume, je la trouve maintenant si douce, si aimable. Plus je souffre, plus je suis heureux. J'ai tout donné à Jésus, il ne me reste que l'amour : comprenez-vous mon bonheur ? » Au soir du dimanche des Rameaux, la victime était prête pour l'immolation totale. Dans un sourire le jeune lévite allait se jeter dans les bras du Souverain Prêtre.

Ah ! puissions-nous comprendre son bonheur ! omprendre que la vraie joie, comme la fleur alpestre, ne fleurit que sur les cimes du renoncement total. Et puissions-nous, au soir de notre vie, aller comme lui, dans un sourire, vers l'éternel Amour et l'éternelle Beauté. *Amen.*